NOUVELLE-ORLÉANS, 1er Juillet 1907.

Livraison 3ème. | 11e SERIE. | Tome 1.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, Eug. Antoine, 434, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 434, RUE DE CHARTRES
1907.

Nouvelle-Orléans, le 1er Juillet 1907.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane :

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Vendredi, 24 mai 1907 à 7½ heures du soir.

Réunion appelée avant la fête annuelle.

Après suspension des règlements, M. Sébastien Roy, est élu membre actif à l'unanimité des voix.

L'ajournement est ensuite prononcé.

L'Athénée adopte comme procès-verbal de la fête du 24 mai, l'élogieux compte-rendu que l'Abeille de la

Nouvelle-Orléans a eu la bonté de publier dans son numéro du dimanche, le 26 mai 1907.

L'Athénée Louisianais donne sa Fête Annuelle.

La Littérature et la Musique en font les frais et s'en partagent les honneurs.

L'Athénée Louisianais qui ne fait jamais incomplètement les choses, qui les fait même fastueusement, donnait vendredi dernier, ainsi que nous l'avons dit dans notre précédent numéro, sa fête annuelle, celle à l'organisation de laquelle il consacre chaque année, à semblable époque, les plus grands soins pour l'entourer de tout l'éclat qu'elle comporte.

C'est à cette fête toujours que la docte société fait part du résultat de son concours littéraire; aussi, l'attrait en est-il puissant; et quelle belle occasion cette réunion ne fait-elle pas naître pour les mondaines d'étaler des toilettes nouvelles, toutes des poèmes de goût, d'élégance.

L'autre soir donc, les invités de l'Athénée ont eu la sensation de l'art sous des formes diverses; ils ont entendu des paroles tour à tour savantes et amusantes; ils ont assisté à un concert délicieux; ont été mêlés à une de ces manifestations mondaines qui laissent d'inoubliables souvenirs.

Sur l'estrade, au fond de la salle, étaient groupés les officiers et plusieurs membre de l'Athénée: MM.

Alcée Fortier, Président ; Bussière Rouen, secrétaire ; Véran Dejoux, Consul de France ; Edgar Grima, Charles T. Soniat, Lucien Soniat, J. M. Vergnolle, Charles F. Claiborne, Clément Jaubert, Dr. L. G. LeBeuf, J. E. Merilh, Dr. J. J. Castellanos, E. De Chevilly, Chas Vatinel, Sébastien Roy, Ferdinand E. Larue, et Dr Félix A. Larue.

Quand en est venu le moment, M. le Prof. Fortier a adressé à la nombreuse assemblées ses compliments de bienvenue et a prononcé une allocution de circonstance au cours de laquelle il a rappelé les utiles travaux de l'Athénée, et dit l'objet de la réunion.

M. Fortier est toujours écouté avec plaisir à cause du sympathique intérêt qu'inspire sa haute personnalité, à cause aussi de l'autorité de sa parole en toutes matières.

Mesdames, Messieurs :

L'année dernière, à l'occasion du trentième anniversaire de la fondation de l'Athénée Louisianais, nous avons fait l'historique de notre société, et nous croyons que nous vous avons fait voir que nos prédécesseurs et nous avons toujours été fidèles au but que s'étaient proposé les fondateurs de l'Athénée. Par tous les moyens en notre pouvoir nous avons tâché d'encourager en Louisiane l'étude de la langue et de la littérature française : par des concours littéraires, par des médailles décernées aux élèves de l'Union Française et de l'école de la Société du Quatorze Juillet, par des conférences, par la publication d'une petite revue française, enfin par des séances littéraires

et artistiques.

Votre présence ici, en si grand nombre, Mesdames et Messieurs, nous prouve que nous avons acquis la sympathie du public éclairé de notre ville, de ces personnes qui apprécient tout ce qui est esthétique, tout ce qui est artistique.

L'Athénée Louisianais est affilié à la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada, dont son Excellence, Monsieur l'Ambassadeur de France, est le président d'honneur. Son caractère français est reconnu par le représentant de la France aux Etats-Unis, et par le représentant de la France à la Nouvelle-Orléans, qui veut bien nous prêter son précieux concours à nos fêtes publiques.

Fondée en 1876 notre société est de sept ans plus âgée que l'Alliance Française de Paris, fondée en 1883 dans un but presque identique. Nous pouvons donc, à bon droit, être fiers de notre œuvre, parce qu'elle est patriotique et désintéressée. Jamais nous n'avons voulu recevoir de l'argent du public bienveillant qui s'intéresse à nous. Nous avons voulu donner et non recevoir. Nous acceptons, cependant, l'adhésion des personnes éclairées qui désirent se joindre à nous comme collègues; nous acceptons avec reconnaissance les témoignages de sympathie des aimables auditeurs à nos fêtes publiques et à nos séances mensuelles.

Nous remercions sincèrement nos amis de l'appui cordial que nous avons reçu d'eux depuis bien des années, et nous promettons à la France et à la

Louisiane de continuer une œuvre qui relie entre elles l'ancienne mère patrie et l'ancienne colonie devenue un grand état de l'Union Américaine. En conservant ici la langue et les traditions françaises nous sommes persuadés que nous faisons une œuvre utile, une œuvre à laquelle peuvent contribuer, sans perdre leur nationalité, Français et Américains, car travailler pour le beau et pour le vrai, c'est travailler pour l'humanité tout entière.

Soyez les bienvenus, Mesdames et Messieurs, à la fête littéraire et artistique à laquelle vous a conviés L'Athénée Louisianais.

Le programme touffu dont l'exécution allait suivre avait, assurément été élaboré par des gens de goût, car rarement a-t-on entendu à une fête autant et d'aussi jolies voix.

Les premières à se faire applaudir ont été deux dames qui rayonnent du plus vif éclat dans le moment dans nos salons, Mmes Harry Bisset et Véran Dejoux. Elles ont chanté un duo d'"Aïda" d'une façon supérieure, leurs voix se mariant très heureusement, et leur méthode étant de l'école la meilleure. Jamais la salle de la rue des Remparts n'a retenti de plus sonores accents ; jamais voix plus étoffées, plus colorées, plus vibrantes ne l'ont remplie.

Puis, M. Alfred Théard a dit dans un style excellent "Vieille Chanson", de Bizet ; et M. Bussière Rouen, secrétaire perpétuel de l'Athénée, a donné lecture du rapport du Comité d'examen. M. Rouen a fait suivre

cette lecture d'une causerie fort spiritulle qui a bien vite mis l'assistance en gaieté. Rien n'est plus fluide, plus communicatif que le rire. Toutes les saillies qui tombaient des lèvres du fin causeur traversaient la salle et faisaient sonner haut, en fanfare, ce rire ponctuant si bien une soirée où le grand art tenait ses assises.

M. Rouen s'est exprimé en ces termes :

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs :

Le comité nommé dans le but d'examiner les manuscrits adressés à l'Athénée pour le concours de 1906-1907, a le grand regret de vous annoncer que ce concours n'a pas donné de résultat satisfaisant et que, malheureusement, cette année aucun travail ne sera couronné. Nous espérions beaucoup du sujet proposé par notre distingué premier vice-président, M. le Juge Emile Rost, et accepté par notre société : " Le féminisme, sa raison d'être ; son influence dans l'avenir". Nous n'avons reçu que deux manuscrits: L'un deux, celui qui a pour devise " L'union fait la force," ne traite pour ainsi dire pas le sujet, et l'auteur n'a pas compris que l'Athénée entendait qu'on s'occupât plutôt du Féminisme que de la femme. Il est certain, Mesdames, que la femme est un sujet très intéressant, mais nous croyons que la situation nouvelle créée par elle, le Féminisme, devrait attirer l'attention de tous les penseurs, de tous ceux qui étudient sérieusement cette question d'actualité si brûlante et si captivante; c'est pour cela que nous devons nous occuper de la situation et oublier, si cela est possible, l'être charmant

qu'on a nommé avec raison " le chef-d'œuvre de la création ". L'auteur du manuscrit en question s'est laissé enthousiasmer par l'être charmant et a négligé le sujet; ce qui est regrettable, car sa composition est en bon français et démontre chez lui une grande facilité d'expression.

Le second manuscrit a pour épigraphe " La femme gouverne parce qu'elle gouverne ceux qui gouvernent." Il présente les défauts contraires à ceux du premier. Le sujet y est mieux saisi, mieux compris, mais ce travail laisse un peu à désirer au point de vue de la langue. Il est vrai aussi que le second concurrent n'a fait qu'effleurer les questions qui se présentaitent à son esprit à mesure que se déroulait sa thèse, mais il fait preuve d'y avoir porté une certaine attention. Il est à regretter que quelques erreurs soient venues nuire à l'ensemble du manuscrit. Le comité d'examen a pourtant décidé qu'il méritait une mention honorable; il la lui accorde à l'unanimité des voix.

Le comité d'examen se composait de MM. Alcée Fortier, Président; Juge Emile Rost, Juge Joseph A. Breaux, Edgar Grima, Dr. Félix A. Larue et Bussière Rouen, rapporteur.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, que vous avez entendu le rapport que j'ai fait au nom du comité d'examen, je vous prie de m'accorder votre attention pendant quelques instants seulement. Notre Président m'a fait l'honneur de supposer que je pourrais vous intéresser en vous faisant une courte causerie. Je

crois que mon bon ami s'est laissé influencer par la profonde sympathie qu'il m'a toujours témoignée, et je ne doute pas que l'opinion qu'il a exprimée à mon égard ne lui ait été dictée par son inépuisable indulgence. En tous cas, je n'ai pas l'intention de vous parler sérieusement de notre sujet de cette année, je n'y toucherai que légèrement, car M. Dejoux, notre très estimé consul, vous en entretiendra, ce soir, avec l'éloquence que vous lui savez. Je préfère parler de la femme et du féminisme et je ne ferai ressortir que quelques-uns des points saillants de cette question ; laquelle, je le répète, est d'un intérêt universel et fait naître les plus troublantes réflexions. Il est entendu, n'est-ce pas, que je prends la situation telle que je la trouve aux Etats-Unis. Je ne la considérerai pas en dehors de l'Amérique, n'étant pas assez sûr de moi sur un terrain étranger.

Je sais d'avance qu'un grand nombre de mes amis ne partageront pas mon opinion au sujet de la position que doit occuper la femme. Pourtant, je veux être assez raisonnable et, tout en admettant que la femme doive rester femme, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on lui fasse plus grande, plus large, sa participation à l'œuvre générale de civilisation et de progression intellectuelle. J'ai eu le grand honneur de faire partie, pendant plusieurs années, de commissions mixtes, chargées d'examiner certains projets pour le bien public et de les mettre à exécution, et j'avoue, en toute franchise, que la part prise à nos délibérations par nos collaboratrices n'était pas la moindre et dé-

montrait chez elles une sûreté de vues à la fois surprenante et convaincante. C'est avec une certaine difficulté que je parviendrais à citer un seul fait qui fasse voir que cette co-opération à nos travaux ait enlevé à ces dames leur grâce native et indestructible.

La grande objection que mettent en avant ceux qui s'opposent aux demandes de la femme, c'est que l'égalité intellectuelle et professionnelle entre les deux sexes pourrait dans la suite faire perdre à l'homme un peu de sa dignité et de l'ascendant qu'il prétend avoir sur sa compagne. On se demande si cela est réellement possible. Pourquoi la co-opération intelligente d'une compagne à quelque travail qu'il entreprenne peut-elle enlever à l'homme la plus petite parcelle de ses droits ou de ses aptitudes? Vous connaissez tous trop bien l'histoire, et je ne vous ennuierai pas en vous citant les noms des femmes célèbres qui on travaillé pour le plus grand bien de l'humanité en soufflant à leurs seigneurs et maîtres les rôles qu'ils étaient appelés à jouer dans la comédie humaine; pourtant les noms de ceux qui ont bénéficié de cette aide puissante n'en sont pas moins passés à la postérité.

Les choses changent de jour en jour; il faut à chaque instant faire face à de nouvelles éventualités; quoi qu'on fasse, il faut compter avec la femme; car, dans tous les chemins de la vie, elle est là, active, énergique; son influence se fait toujours sentir; et bien sot serait l'homme qui dédaignerait les avis qu'elle pourrait lui donner. La femme n'est plus maintenant la cause de tous les crimes. Le "cherchez la femme" tradi-

tionnel n'est plus d'actualité; l'acception de cette expression n'est plus la même; quand de nos jours on cherche la femme, on la trouve s'occupant des choses les plus sérieuses, transformant et métamorphosant tout, apportant sa quote-part au bien général, et laissant à quelques malheureuses la triste tâche de rappeler la phrase trop souvent citée du célèbre romancier.

N'est il pas vrai, Mesdames et Messieurs, que nos meilleures inspirations viennent de la femme. Les premiers conseils, qu'enfants, nous recevons d'une mère ne restent-ils pas à jamais gravés dans nos cœurs et n'ont-ils pas très souvent, aidé puissamment à nous faire suivre le chemin de l'honneur et du devoir. Plus tard, dès que notre imagination d'adolescent a voulu s'élargir, qu'elle est devenue avide de connaissances nouvelles, n'est ce pas encore une femme qui a dirigé nos études et nous a enseigné les éléments de cette éducation avec laquelle nous avons pu affronter les dangers et les exigences d'une existence et prendre une parte active à la lutte quotidienne. Ici même, dans notre ville natale, l'éducation n'est-elle pas presque entièrement confiée à des dames dont la compétence et le zèle font l'admiration de tout le monde.

Eh bien, je crois qu'il est admis que ce sont les conditions nouvelles qui ont donné le jour au Féminisme. Ce résultat était inévitable, l'intelligence et le gros bon sens de la femme lui ont assuré une place au premier rang des intellectuels et des lettrés. Il est malheureux que ce ne soit pas là la seule cause de

ses succès, car la femme ne serait pas forcée de sortir d'une sphère qui lui convient si bien, cette sphère élevée où elle pourrait briller du plus grand éclat dans les lettres, les arts, les sciences et même certaines industries. Mais il y a à constater d'autres causes, tristes peut-être, mais qu'il est impossible de passer sous silence. Les plus importantes de ces causes, c'est la nécessité, c'est la lutte pour la vie, c'est ce combat acharné auquel la femme doit prendre part vaillamment quand elle est seule, quand le chef est parti, et qu'il lui faut pourvoir aux besoins d'êtres qui lui sont chers; c'est aussi, quelquefois, avouons-le, l'amour des chiffons, mais cette dernière raison, nous le croyons, n'est qu'insignifiante : les femmes intelligentes (il y en a très peu qui ne le soient pas), tout en restant charmantes et même coquettes, ne se mettent de la partie que dans un but louable, que pour donner un libre jeu à leurs talents et à leurs admirables qualités.

Un de mes amis qui se flatte d'être de l'ancien régime, se lamentait dernièrement au sujet de la prépondérance du sexe faible dans le commerce et l'industrie au point de vue de l'emploi. Il prétend que la femme doit se limiter à l'enseignement, afin de laisser le champ libre aux hommes et d'assurer ainsi aux chefs de famille une augmentation de salaires. Vous ne seriez certainement pas étonnés si vous appreniez qu'un grand nombre de nos dames occupent des emplois importants, grâce à une éducation et à un savoir-faire que certains hommes ne possèdent pas;

grâce aussi à leurs aptitudes particulières pour certains genre de travaux légers. Ne vous semble-t-il pas que c'est perdre un temps précieux que de discuter un fait accompli et irrémédiable? Le mieux serait d'en étudier les causes et d'en amoindrir les effets. Là encore la nécessité et la misère reparaissent dans toute leur hideur, et ces deux terribles ennemies de la femme fournissent aux chefs d'ateliers, aux directeurs de grandes industries, l'arme nécessaire pour combattre leurs rivaux. En un mot, c'est la compétition, l'appât du gain qui forcent les choses, qui aggravent une situation assez sérieuse déjà. Je crois fermement que tout reprendra son équilibre ici-bas; petit à petit, le sort de la femme s'améliorera, l'ouvrière de l'avenir n'aura pas à faire face aux difficultés qui assaillent les malheureuses qui luttent péniblement de nos jours pour gagner quelques sous. Bien certainement il y a plusieurs points noirs à l'horizon; pour les faire disparaître il faut s'en occuper activement et s'organiser avec le plus grand soin; il faut d'abord exiger la mise à exécution des lois qui défendent aux fillettes de s'employer à des travaux trop durs, de se déformer et de vieillir avant le temps sous l'effort auquel ne peut résister leurs tempéraments faibles et débiles. Il faut ensuite envisager le côté moral de la question; il y a là beaucoup, trop à faire, et je ne connais pas d'œuvre qui mériterait plus d'encouragement que celle qui tenterait de protéger la jeune fille pauvre qui s'étiole dans nos fabriques, en lui apportant quelques adoucissements. On arriverait alors à résoudre un des

problèmes les plus poignants du Féminisme à notre époque.

J'ai beaucoup étudié dernièrement certaines revendications des femmes. Le droit de prendre part au scrutin, par exemple, m'a semblé avoir un attrait tout particulier, et je me suis dit que si la femme réclamait le droit de vote, c'était beaucoup de la faute de l'homme qui s'est laissé un peu devancer par elle dans maintes et maintes circonstances; notamment l'éducation. J'ai, à ce sujet, lu avidement les nouvelles qui, dernièrement, nous arrivaient d'Angleterre. Je crois, Mesdames, que les filles d'Albion ont été trop loin. Dans certains cas le droit de vote devrait être accordé à la femme, à celle surtout qui subit des impôts, qui paie des taxes comme nous disons ici, car alors ses intérêts sont en jeu; mais, je l'avoue franchement, je ne voudrais pas que la femme fût appelée à remplir des charges publiques. Il serait ridicule et injuste de lui refuser ce à quoi elle a droit; il serait dangereux de lui donner des occupations qui pourraient faire disparaître en elle ses charmes si fins et si délicats et chasser un naturel qui ne reviendrait peut-être pas au galop.

Je n'ai pas voulu vous ennuyer en faisant de la statistique, en parlant de chiffres. J'ai préféré toucher légèrement aux différentes phases de notre sujet, j'ai désiré aussi faire preuve de bonne volonté en répondant affirmativement à la demande de notre excellent Président, et causer quelques minutes avec vous, en vous soumettant à bâtons rompus quelques idées ayant rapport au Féminisme.

Monsieur Dejoux discutera le sujet plus sérieusement et avec infiniment plus de talent que je ne l'ai fait ; il y a beaucoup à dire pour et contre. Je suis " matter of fact," comme nous disons nous autres Américains, un peu entier dans mes idées sur le "New Woman" ; mais, que voulez-vous, l'éducation première laisse toujours son empreinte. J'ose avouer que je n'ai pas lieu de regretter ce qui, pendant ma jeunesse, m'a été enseigné par des femmes. Je croirais mal agir que de ne pas défendre leur cause quand, selon moi, elle est juste et raisonnable. La défense du Féminisme doit-être faite sans exagération; la cause a du bon en elle-même et le plaidoyer doit être juste et libre de tout optimisme. Ceux qui envisagent la situation sous son côté le plus riant ont peut-être raison ; car qui peut dire ce que nous réserve l'avenir. Personne ne peut prévoir l'influence future du Féminisme. Les progrès rapides qu'il a faits au commencement du vingtième siècle ont semé le doute même dans l'esprit de ceux qui pensaient que le Féminisme n'aurait qu'une existence éphémère, comme celle des roses ; il était naturel, n'est-ce pas, qu'en pensant à la femme, le vers de Malherbes vous revînt à l'esprit; c'est cette pensée qui encourageait les anti-féministes; ils croyaient que le nouveau rôle que voulait jouer la femme ne lui conviendrait pas, qu'il ne durerait que l'espace d'un matin et que, forcément, elle reprendrait la place qu'elle occupait dans les temps passés, qu'elle resterait dans la pénombre. Voyaient-ils juste? Vous ne le pensez pas, ni moi non plus. Non, la femme n'ab-

diquera pas; elle n'abandonnera pas le terrain si péniblement gagné; elle comprendra assurément que certaines avenues lui sont interdites et, d'elle-même, elle mettra de côté ce qui ne lui sied pas, pour ne s'occuper que de ce que son tempérament, sa vocation ou ses goûts lui suggéreront comme étant le plus convenable à sa nature délite; elle saura conserver le juste milieu sans exagération de faiblesse ou d'ambitions, elle occupera sa place au soleil, tout comme vous, Messieurs; elle continuera à vous charmer, à vous imposer peut-être sa volonté; elle brillera de plus en plus dans les arts, dans les sciences, dans les lettres; vous admirerez ses peintures ou ses sculptures; vous irez l'entendre au théâtre où elle vous captivera par son chant ou par son jeu; elle vous donnera des livres intéressants et de charmants articles de revues; souffrants, vous aurez besoin de ses soins comme garde-malade, si ce n'est comme médecin; innocents ou coupables, elle vous défendra avec toute l'ardeur et l'enthousiasme de son cœur noble et généreux; elle ne cessera de se dévouer à l'éducation de vos enfants; elle vous donnera toutes les preuves du dévouement le plus complet sans demander d'autre récompense qu'une bonne parole; elle régnera dans vos salons ou à vos fêtes par ses arts d'agrément et par son enivrante personnalité, comme elle l'a fait ce soir; enfin, Messieurs, tout en marchant de front avec vous, elle ne cessera jamais d'être, dans votre foyer, l'ange gardien, la compagne courageuse et aimable, la conseillère sûre et désintéressée qui vous aidera à briller, qui partagera

vos peines, ou qui vous laissera la plus grande part des joies communes.

Je vous suis très reconnaissant, Mesdames et Messieurs, de m'avoir écouté si patiemment, et pour finir, vous me permettrez d'exprimer un vœu au nom de mes collègues et au mien, c'est que vous preniez part à nos concours à la fin de nous aider dans l'œuvre que nous nous sommes proposée et de perpétuer en notre chère Louisiane, fille de la France, la belle langue française et les plus nobles traditions de nos ancêtres. J'espère que notre société se décidera à vous donner pour la prochain concours un sujet dans le même genre que celui de cette année. Les dames, surtout, devraient s'intéresser tout particulièrement à ces sujets d'actualité, à ces discussions dont elle sont l'objet; elles ont prouvé dans le passé qu'elles possédaient l'art d'écrire; nos concours en font foi. Espérons que dans l'avenir, beaucoup d'entre elle entreront de nouveau dans la lice avec les concurrents du sexe fort, et que très souvent elles recevront, en présence de nos publics d'élite, la médaille d'or que l'Athénée Louisianais sera trop heureux de leur décerner.

Mlle Marie Théard dans un Scherzo de Chopin, et Mlle Mathilde Bruguière dans "l'Air des Bijoux" de Faust ont fait copieuse moisson de bravos; la première possède un gracieux talent de pianiste; l'autre une voix d'un timbre et d'une fraîcheur que lui envieraient bien des artistes.

Le concert s'est terminé par un chœur d'une belle

facture de Léo Delibes, "Le Roi l'a dit," chanté par une trentaine de dames, de demoiselles et de messieurs.

Tous les exécutants qui ont contribué à l'éclatant succès de cette soirée ont eu leurs bonnes parts des ovations de l'assemblée.

Nous l'avons dit, l'Athénée n'a pu couronner aucun des manuscrits qui lui avaient été envoyés ; mais le désappointement de l'assistance de ne pouvoir saluer, acclamer un lauréat a été compensé surabondamment par le très réel plaisir que lui a fait goûter le consul de France, M. Véran Dejoux, qui, une heure durant, l'a tenue sous le charme de sa mousseuse, de sa capiteuse parole.

M. Dejoux n'est pas seulement un diplomate distingué, c'est aussi un fin lettré qui, à ses heures, taquine très heureusement, très agréablement la Muse, les Muses, devrions-nous écrire, car les rares heures que lui laisse sa besogneuse carrière, il les leur consacre, passant de l'exécution d'une sonate à la ciselure d'un sonnet.

Le sympathique Consul a traité le sujet que l'Athénée avait choisi pour son concours cette année : le *Féminisme*, sujet vaste comme le monde et qui, ainsi que le Prisme, réfracte tous les rayons qui s'y viennent jouer, mais avec des fulgurations d'intensité graduée.

La facette sur laquelle le prestigieux conférencier a dirigé son faiseau lumineux a certainement plu aux dames, car il nous a montré la Femme sous tous les séduisants traits qui sont siens dans la famille et dans la société ; et s'il est le premier à rendre hommage à ses

talents, a lui reconnaître bien des supériorités sur l'homme, il ne veut pas la voir se dépoétiser, abandonner les domaines où elle est reine par le cœur, par l'esprit et par la grâce, pour descendre dans l'arène où se livrent les luttes de la vie, et où se révèlent les laideurs de notre nature.

M. Dejoux est évidemment un galant homme. S'il veut que la femme jouisse de tous les privilèges, de tous les avantages auxquels lui donne droit sa fine et délicate nature, il veut également la voir rayonner par le cœur au foyer, par la distinction dans la société; le biceps aux sexe fort; la grâce, les charmes à l'autre.

Mais laissons la parole à M. Dejoux qui a une si haute idée de la Femme et qui a trouvé de si heureuses expressions pour dire à celles qui l'écoutaient tout le bien qu'il en pense:

Mesdames et Messieurs—

Permettez-moi tout d'abord d'invoquer votre indulgence dont j'aurai grand besoin, car je ne suis pas un conférencier et ce que l'Athénée Louisianais a bien voulu solliciter de ma bonne volonté pour la séance d'aujourd'hui est à proprement parler une conférence; or, le souvenir des dissertations éloquentes que vous ont déjà fait entendre, dans cette même enceinte, des orateurs professionnels et d'un talent reconnu, ce souvenir, dis-je, est bien fait pour me troubler. D'autre part, je me suis trouvé, par suite de circonstances particulières que je vous expliquerai en deux mots, dans l'obligation de m'acquitter, avec un minimun de temps, et, par conséquent, d'application, de la promesse que j'avais faite

à l'Athénée Louisianais. Je me proposais, mesdames et messieurs, de soumettre à votre bienveillante attention quelques essais littéraires qui, pour remonter au temps de ma jeunesse, auraient été cependant plus dignes de vous être présentés que les productions de mon âge mûr; dans cet heureux temps, en effet, les loisirs me manquaient moins qu'aujourd'hui pour consacrer à la littérature, voire même à la poésie, des heures qui restent dans ma mémoire comme les plus précieuses de mon existence et que le cours des ans et les vicissitudes d'une carrière vagabonde m'ont empêché de jamais plus retrouver. Malheureusement, mes manuscrits étaient restés en France; j'ai voulu les faire venir; je les attendais par un des derniers courriers; là-bas, on n'a pas su les retrouver à temps, je ne les ai pas encore reçus et je me suis vu, pour ainsi dire à la dernière minute, dépourvu de tous les éléments de ma conférence.... et obligé de la faire quand même. S'il me manque des cheveux depuis l'instant fatal où j'ai subi cette déconvenue, j'ai à peine besoin de vous le dire, car je m'en suis arraché des poignées et ne me suis arrêté qu'en constatant que le remède était pire que le mal et ne me fournissait d'ailleurs aucun moyen de me tirer d'embarras. C'est alors que, tout désemparé et béant devant mon écritoire, où je voyais une encre fort noire, mais aucune idée bien claire, j'ai appris que le sujet mis au concours par l'Athénée: Le Féminisme, sa raison d'être, son influence dans l'avenir, n'avait pas suffisamment excité la verve des concurrents et qu'il ne vous serait

lu aucun manuscrit sur cette question pourtant bien choisie et d'un rare intérêt. Le thème devenait vacant, il m'était permis de m'en emparer. Je me suis raccroché, avec l'énergie du désespoir, à cette perche de sauvetage, et voici comment, Mesdames et Messieurs, je vais avoir l'imprudence, sans avoir médité ni documenté, comme il convenait, un sujet qui demanderait plusieurs mois d'étude, de vous dire quelques mots sur le féminisme. Vous voyez que j'avais bien raison de réclamer votre indulgence.

Je ne me doutais pas, à vrai dire, que le sympathique et distingué Secrétaire de l'Athénée Louisianais, M. Bussière Rouen, se proposait de son côté de vous entretenir, au cours de son rapport, de la question féministe, mais cette question est si vaste et présente tant de faces diverses que j'espère pouvoir trouver, après avoir applaudi comme vous les considérations que vous venez d'entendre si justement et si finement exprimées, le moyen de retenir encore un moment votre attention.

La définition du féminisme n'est pas des plus aisées à formuler ; ce vocable, si usité aujourd'hui, comporte des acceptions bien différentes suivant les idées et les tempéraments de ceux qui l'emploient : pour les uns, le féminisme est l'expression des revendications sociales de la femme poussées jusqu'à leurs extrêmes conséquences; pour les autres, c'est plus modestement, la mise en valeur des énergies et des aptitudes féminines trop longtemps laissées dans l'ombre ou reléguées dans des besognes inférieures et frivoles ; pour d'autres

encore, c'est le concours et l'initiative de la femme dans toutes les œuvres tendant au soulagement et au relèvement des déshérités de ce monde; pour quelques-uns c'est une simple plaisanterie. Nous serons assurément d'accord, mesdames et messieurs, quel que puisse être notre avis particulier sur la matière, pour écarter cette dernière opinion trop fantaisiste: le féminisme n'est pas une plaisanterie et celui qui hasarderait ce paradoxe aux Etats-Unis par exemple, risquerait fort d'être écharpé par une foule de jolies mains qui, elles, ne plaisanteraient pas!

Il convient, je crois, de fondre ces diverses définitions en une formule représentant le féminisme comme une action commune des femmes en vue de revendiquer le droit à une existence plus complète que celle que les civilisations se sont presque unanimement accordées jusqu'ici à permettre au sexe féminin et de concourir, dans toute la mesure de leurs moyens, à l'œuvre sociale. Mais c'est précisément sur l'étendue de ces moyens que se produisent les divergences, car si des féministes acceptent de restreindre dans certaines limites le rôle social de la femme, d'autres féministes prétendent que ce rôle doit être en tout égal à celui de l'homme, et enfin quelques féministes d'avant-garde ne seraient pas éloignées, si je ne m'abuse, de faire passer délibérément l'ancien sexe fort au second plan. Je reviendrai tout à l'heure sur ces nuances caractéristiques et vous donnerai mon opinion sur la sauce à laquelle, en tant qu'homme, je consens à être mangé. Mais, en attendant je veux reprendre les choses d'un peu plus haut.

Le féminisme ne date pas d'hier : longtemps avant que le mot fût inventé, les aspirations qu'il symbolise n'ont pas manqué de fermenter dans plus d'une cervelle féminine, et il me semble bien que notre commune mère Eve, en croquant et en faisant croquer à son époux, en dépit de ses protestations, la fameuse pomme qui a valu tant de maux à leur descendance, a donné un exemple d'initiative qui, au point de vue des conséquences, n'a pas été dépassé depuis lors. Il est vrai qu'une fois ce caprice satisfait tout est rentré dans l'ordre, et je ne crois pas que l'histoire sainte nous montre beaucoup de femmes, ni même une seule, brandissant le drapeau des revendications sociales ou autres ; l'histoire ancienne, les histoires romaine et grecque n'en présentent guère davantage et si les matrones de Rome et d'Athènes étaient entourées de considération et de respect, elles ne participaient à l'action sociale que par leur dignité d'épouses et de mères. Sans doute de grandes figures de femme ont lui dans ces temps reculés et Sapho, Aspasie, Cléopâtre, auraient pu, par leurs talents sinon par leurs vertus, mener leurs sœurs au combat des revanches féminines ; mais, il faut bien l'avouer, ces belles et illustres personnes se souciaient comme d'un fétu du rôle social de la femme en général; tout leur féminisme se bornait à l'accomplissement harmonieux de leur rôle social particulier, qu'elles ont d'ailleurs rempli le mieux du monde aux applaudissements de leurs contemporains, consacrés par l'admiration des siècles.

Si nous abordons l'histoire moderne et même la

majeure partie de l'histoire contemporaine, nous n'y trouvons pas davantage les manifestations de ce féminisme qui, pour latent qu'il pût être dans les âmes, les cœurs, les cerveaux des intéressées, n'aurait jamais pu se faire jour dans des sociétés rigoureusement basées sur la prépondérance incontestée de l'homme et sur l'asservissement plus ou moins mitigé de la femme. Sans doute, au cours du Moyen âge, de la Renaissance, des 17e et 18e siècle, les femmes ont eu de beaux et de bons moments; elles ont été, à ces diverses époques, l'objet des adorations les plus ferventes, des hommages les plus chevalresques, des servages les plus passionnés, mais il faut en convenir, d'abord une élite de femmes profitait seule de cette prosternation du sexe fort devant leurs charmes, ensuite ce servage se maintenait dans le domaine du sentiment et, le chevalier le plus transi aux pieds de sa belle eût été fort surpris et non moins scandalisé de l'entendre formuler, au point de vue social, la plus modeste des revendications de nos féministes du 20e siècle. En un mot, si, dans la vie sociale, les femmes étaient souvent des reines, les hommes n'en restaient pas mois toujours des maîtres.

La Révolution française a bouleversé bien des choses et le contrecoup s'en est ressenti dans l'Europe entière; je ne vois pas cependant qu'elle ait beaucoup contribué à l'affranchissement de la femme ni même que les femmes, à l'exception peut-être de la pure et noble Madame Roland, aient efficacement concouru à la grande transformation du régime. Enfin, sous

le premier Empire, vous le savez comme moi, les revendications féminines auraient été rudement accueillies par le Maître redoutable pour qui le rôle unique de la femme était de lui donner le plus de soldats possible. Le code Napoléon est là d'ailleurs pour prouver que la femme devait continuer, dans la société nouvelle, à se connaître beaucoup de devoirs et peu de droits.

C'est cependant à cette époque que s'est fait entendre, en faveur des droits de la femme, une grande voix dont le nom agaçait tout particulièrement les oreilles de Napoléon, celle de Mme de Staël qui fut, voilà cent ans, la véritable aïeule du féminisme contemporain. En 1800, elle écrivait dans son livre de la Littérature:" "Examinez l'ordre social, et vous verrez bientôt qu'il est tout entier armé contre une femme qui veut s'élever à la hauteur de la réputation des hommes." Donnez à cette simple phrase son sens le plus large et le plus étendu; appliquez à ces mots "la réputation des hommes" non pas seulement une signification artistique ou littéraire, mais une signification générale embrassant toute l'œuvre masculine et vous trouverez, sous la plume de Mme de Staël, la véritable définition du problème féministe.

Mais ni la voix de Mme de Staël, ni, quelque 30 ou 40 ans plus tard, celle, plus vibrante et plus passionnée, de George Sand, n'avaient réussi, pendant la première moitié du 19e siècle, à grouper les masses féminines, à les coordonner dans une action commune, à les entraîner enfin à l'assaut des redoutes sociales où

leur indépendance restait strictement verrouillée. Il était réservé à la fin du 19e siècle et plus encore au début du vingtième de voir passer dans le domaine des actes les théories prônées avec tant d'éloquence par les illustres devancières de nos féministes contemporaines.

Je ne vous ferai pas, mesdames et messieurs, un cours d'histoire sociale, ce serait allonger outre mesure cette causerie qui prend déjà, grâce à l'intérêt si multiple de la question, plus d'extension que je ne me l'étais proposé. Vous savez d'ailleurs aussi bien que moi que, depuis une cinquantaine d'années, par suite de nombreuses raisons économiques qu'il serait trop long d'énumérer ici, ce qu'on peut appeler la crise sociale se manifeste, avec une intensité croissante, dans tous les Etats civilisés dont les citoyens sont dégagés des traditions de servitude qui maintiennent encore dans l'inertie les peuples, de moins en moins nombreux, courbés sous le joug abêtissant du despotisme. Les difficultés de la vie matérielle se sont accrues de toutes parts en même temps que s'accroissaient les besoins des individus qui, par la culture plus complète de leurs intelligences, par l'affinement de leurs sensations comme de leurs perceptions, prenaient une conscience plus nette de leurs droits aux bienfaits de l'existence. Cet état de choses a engendré les revendications ouvrières qui assaillent avec tant d'âpreté le régime social; il a engendré également l'impulsion féministe qui, elle aussi, tend à ébranler si profondément les assises des vieilles sociétés. Plus que les hommes

assurément, les femmes ont lieu de se plaindre des entraves que ces sociétés apportent au développement normal de mainte existence individuelle ; la lutte pour la vie est infiniment plus rude et plus ardue pour elles que pour les hommes, car elles ont à démolir l'une après l'autre toutes les barrières que des siècles ont accumulées ; non seulement entre la caste des privilégiés et celle des déshérités, mais encore, et avec plus de rigueur, entre le domaine où s'exercaient sans encombre les suprématies masculines et celui où étaient relégués, quelquefois parmi des fleurs, mais toujours entre des murs, les asservissements féminins. C'est à l'assaut de ces diverses barrières que les féministes du 20e siècle mènent aujourd'hui des troupes disciplinées, courageuses et tenaces, et c'est l'ensemble de leurs opérations qui constitue le féminisme.

C'est ici qu'il convient de revenir sur les distinctions que j'ai indiquées tout à l'heure et d'examiner les diverses formes que revêt le féminisme dans ses manifestations ; il en est d'aiguës et d'autres plus adoucies ; dès à présent, je ne vous cacherai pas que ces dernières ont toutes mes préférences ; il faut m'excuser, mesdames, c'est un homme qui vous parle.

Le programme féministe le plus subversif conclut à l'égalité absolue de l'homme et de la femme et à la participation de cette dernière à tout ce qui a été, jusqu'à présent, le privilège exclusif du sexe fort, y compris la gestion des affaires publiques. On pense bien que les adhérentes à ce programme, quelle que puisse être leur confiance dans la légitimité de leur

cause, ne s'en dissimulent pas les difficultés ; aussi se bornent-elles, pour le moment, à réclamer, les unes le droit au vote, les autres le double droit électoral et électif, ce qui n'est déjà pas mal. Les premières manifestent actuellement en Angleterre et, sous l'appellation pittoresque de "suffragettes," y passionnent l'opinion ; je dois dire que jusqu'à présent la réussite de leurs revendications reste infiniment problématique et que le Parlement britannique semble peu disposé à leur faire un accueil favorable. Les secondes viennent de remporter, sur un autre point de l'Europe, une victoire signalée : 19 femmes ont été récemment élues à la Diète de Finlande et pourront, à bref délai, y légiférer en compagnie du sexe barbu ; c'est un triomphe, évidemment, pour le féminisme d'avant-garde, mais enfin, la Finlande, ce n'est pas grand chose dans le monde et rien ne permet de supposer que le parlement français, le Reichstag, la Chambres des Communes enthousiasmés par cet exemple, vont à leur tour ouvrir leurs portes toutes grandes aux dames avides de procréer des lois. Je ne saurais, pour ma part, blâmer de leur abstention ces augustes assemblées, car je ne puis me résoudre à voir la femme occupée aux besognes plus ou moins appétissantes de la politique. Je pourrais vous en dire long là-dessus, mais je m'aperçois que l'inconvénient de mon sujet, c'est que chacun de ses points fournirait aisément la matière d'une conférence spéciale et si je n'abrège pas, je n'en finirai jamais.

Toutes les féministes ne portent pas si haut leurs

ambitions et un grand nombre se contentent de formuler des revendications plus modestes, quoique encore fort étendues, en réclamant l'accession des femmes à toutes les professions libérales et à la plupart des professions manuelles exercées par les hommes ; celles-ci ont eu, depuis quelques annés, gain de cause sur bien des points et dans de nombreux Etats et c'est vraiment justice, car les conditions de la vie moderne ne permettent plus de formuler, comme on l'a fait si longtemps et comme on le fait encore, l'opinion que la femme doit être maintenue dans les limites de sa vocation naturelle, qui est d'être épouse, mère et ménagère. Il faut bien admettre qu'une partie seulement de la population féminine est, dans les Etats civilisés, en mesure de se conformer à cette vocation et que des millions de femmes n'ont jamais pu être ni épouses, ni mères, ni ménagères. Ces millions de femmes ont cependant droit à la vie et l'égoïsme masculin (vous voyez que je suis impartial) commence à se rendre compte qu'il y aurait un plus grand péril social à condamner ces déshéritées à la misère ou à l'inconduite qu'à leur permettre l'accès des fonctions qu'elles sont aptes à remplir. Et ces fonctions sont nombreuses, car la femme, avec sa vive intuition, sa compréhension rapide, son désir de plaire et son amour-propre toujours en éveil, s'assimile merveilleusement les tâches les plus diverses et y réussit pleinement. Le professorat, la médecine, le commerce et les mille et un métiers qui comportent un côté d'art et de fantaisie personnelle comptent dans leur

élément féminin des individualités de tout premier ordre. On ne saurait qu'applaudir à cette forme du féminisme et que lui souhaiter de nouvelles conquêtes.

Enfin il existe une troisième espèce de féminisme dont les visées plus pacifiques ont pour principal objet l'extension de l'action sociale de la femme, le développement de son influence en ce qu'elle peut avoir d'utile et de profitable à l'humanité, son concours et, dans bien des cas, son initiative dans toutes les œuvres de charité, d'assistance, d'éducation, susceptibles de relever chez les pauvres, les souffrants, les ignorants, le niveau de la vie morale et les conditions matérielles de l'existence. Ce féminisme ne recrute plus ses adhérentes parmi les révoltées ni les déshéritées du sexe féminin qui ont, sans qu'on doive le leur reprocher d'ailleurs, trop à faire à s'occuper d'elles-mêmes pour avoir le loisir de s'occuper d'autrui ; il groupe au contraire, en une infinité d'œuvres distinctes mais qui tendent au même but, des femmes à qui leur état d'aisance et souvent même de grande richesse, en les mettant elles-mêmes à l'abri du besoin, facilite les moyens de remplir la mission d'apaisement et de soulagement qu'elles se sont assignée. Ce féminisme, mesdames et messieurs, est digne de toutes les admirations et de tous les respects et les pouvoirs publics comme la société lui doivent des encouragements et une sollicitude qui ne lui font pas défaut. Il n'est pas de manifestation qui soit plus propre à mettre en lumière les qualités exquises de la femme, sa bonté, son dévouement, son abnégation, les mille formes ingé-

nieuses et subtiles dont elle sait parer la charité et la rendre précieuse aux corps souffrants, aux âmes meurtries et souvent aigries qu'elle sait si bien panser de ses mains douces et légères. C'est bien le cas ici de vous répéter que je suis débordé par mon sujet, car si je voulais entreprendre de vous détailler tout le bien que, dans cet ordre d'idées, le régime social doit à l'intervention féminine, j'y trouverais la matière d'une conférence aussi étendue que celle-ci. Mais que pourrais-je bien vous apprendre, mesdames et messieurs? Ne sommes-nous pas dans le pays où cette forme de féminisme a obtenu les floraisons les plus magnifiques et les plus fécondes, et ne serait-il pas superflu de vous rappeler l'importance, aux Etats-Unis, de l'action sociale de la femme que vous trouvez, dans une société où les hommes sont presque tous absorbés par la politique et les affaires, toujours prête à entreprendre ces œuvres d'assistance matérielle et de relèvement moral qui font de la femme américaine un des plus puissants facteurs de la régénération sociale?

Soyons bien convaincus d'ailleurs que la diffusion de l'action sociale de la femme, cette catégorie du féminisme que j'examine avec une prédilection visible, ne peut que préparer la voie à la réalisation de la plupart des revendications féministes et c'est dans la fusion harmonieuse des divers programmes que je viens de vous esquisser que réside l'influence du féminisme dans l'avenir. Quand l'humanité se sera rendu compte, et elle commence à le faire, que l'influence de la femme peut exercer une action des plus bienfaisantes sur le

développement et l'amélioration des sociétés et que les masses féminines recèlent des trésors trop longtemps laissés en jachère, elle ne pourra moins faire que de déterminer dans des conditions encore imprécises, mais assurément dans une large mesure, la collaboration de la femme à l'œuvre sociale.

Je ne crois pas que le summum des revendications féministes soit jamais atteint, et, je vous le confesserai en toute franchise, je n'estime pas désirable qu'il le soit. Mais quand la femme sera définitivement sortie de l'ornière où des siècles de servitude ont maintenu sa condition morale et matérielle, quand elle pourra, non seulement gagner sa vie par les mêmes moyens et avec les mêmes garanties d'indépendance que l'homme, mais encore apporter à la consolidation de l'difice social une contribution de plus en plus efficace, elle devra contempler d'un œil satisfait l'élargissement inespéré de son domaine. Que si certaines regrettent de n'avoir pu réussir à installer au sommet de cet édifice, la femme à côté de l'homme avec des droits, des devoirs et des pouvoirs rigoureusement égaux, qu'elles se consolent en pensant qu'un grand féministe, dont l'existence est aussi vieille que celle du monde, se charge, quand il s'agit des rapports de l'homme et de la femme, de rapprocher toutes les distances, de niveler toutes les démarcations, de faire tomber toutes les barrières; ce grand féministe, vous l'avez nommé, mesdames; il s'appelle l'amour!

Voici l'intéressant programme de la soirée:

1—Allocution .... M. le Prof. Alcée Fortier, Président
2—Duo, "Aïda" .... Verdi
Mesdames Harry Bisset et Véran Dejoux,
accompagnées par Mlle Nisida Sougeron.
3—Vieille Chanson .... Bizet
M. Alfred F. Théard, accompagné par Mlle Marie Théard.
4—Rapport du Comité d'Examen et Causerie .... M. Bussière Rouen
5—Air des Roses, "Ariane" .... Massenet
Mme Véran Dejoux, accompagnée par M. Véran Dejoux.
6—Scherzo .... Chopin
Mlle Marie Théard.
7—Air du "Cid" .... Massenet
Mme Harry Bisset, accompagnée par Mlle Nisida Sougeron.
8—Conférence, ... M. Véran Dejoux
9—Airs des Bijoux, "Faust" .... Gounod
Mlle Mathilde Brugière, accompagnée par Mlle Anita Bouligny.
10—Chœur, "Le Roi l'a dit" .... Léo Délibes
Chanté par Mmes Mathilde Charbonnet, Fernand J. Gelpi et Dupuy-Lee-Harrison, Mlles Carlotta Bonnecaze, Laure Carrière, Louise de Lassus, Camille Gibert, Marie Hoa Le Blanc, Adélaïde Le Gardeur, Aurélie Moréno Marcelle Peyrat, Estelle Pitot, Désirée Roman, Lydia Sarpy, Eugénie Soria, Nisida Sougeron.
MM. F. Borgemeister, Henri Dessommes, Georges Peyrat et Alfred F. Théard.
Accompagnement par Mlle Anita Bouligny.

COMITÉ DE RECEPTION.

MM. Paul Villeré, président; George Baudéan, Victor L. Colomb, Charles Labranche, Alfred Malochée, Louis Plauché, Victor Bernard, Vivian Gelpi, Rixford J. Lincoln, Léopold Noblom, Fernand F. Teissier.

Séance du 31 juillet 1907.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Membres présents: MM. Charles T. Soniat, Edgar Grima, Dr. J. J. Castellanos, Dr. Félix A. Larue, Ferdinand E. Larue, Bussière Rouen, Véran Dejoux, Consul de France, et Pierre de Chevilly, Vice-consul de France.

Lecture et adoption du procès verbal de la réunion précédente.

Sur proposition de M. Rouen, adoptée à l'unanimité des voix, des remerciements sont votés: à L'Union

Française pour le prêt gratuit de ses salles pour nos fêtes et nos réunions, à M. Armand Capdevielle, rédacteur de l'Abeille, pour son amabilité et sa générosité envers l'Athénée en publiant, à titre gratuit, le programme de son concours, et en faisant de si élogieux comptes-rendus de ses fêtes, à Mlle Camille Gibert qui, depuis plusieurs années, s'occupe avec un zèle infatigable de la partie artistique des programmes de nos réunions et de nos fêtes, aux Dames et aux Messieurs qui nous ont accordé leur gracieux concours à l'occasion de notre dernière fête et en ont assuré le succès artistique, aux Messieurs du comité de réception.

Le Président remercie tout spécialement M. Véran Dejoux, dont l'appui si cordial et si sympathique n'a jamais été refusé à l'Athénée et qui, à l'occasion de la dernière fête annuelle, s'est fait bruyamment acclamer comme conférencier.

Le secrétaire aunonce officiellement la mort de Monsieur François A. Cousin, ami et abonné de l'Athénée. L'Athénée, par un vote unanime, exprime les regrets que lui cause cette mort, qui prive notre société d'un collaborateur zélé et éclairé.

Le président annonce qu'il part prochainement pour donner des conférences sur la France et la langue française, dans les Université du Kansas, du Colorado et du Tennessee.

L'ordre du jour demande le choix du sujet pour le concours de 1907-1908.

Le Juge Rost envoie le sujet suivant :

" Les Fables de La Fontaine et les Contes de

Perrault,—leur influence sur l'esprit des enfants."

M. C. T. Soniat présente un autre sujet:

L'Exposition de la Nouvelle-Orléans en 1915.

M. Fortier et le Dr. Castellanos disent qu'ils croient que l'Athénée devrait offrir comme sujet du prochain concours: "Le Général Beauregard," et après une courte discussion ce dernier sujet est adopté à l'unanimité des voix.

L'Athénée ne croit pas sage de faire des changements au programme du dernier concours.

L'ajournement est prononcé jusqu'au mois d'octobre.

A *** Pour ses vingt ans.

Il est doux d'espérer
Quand on n'a que vingt ans.
A cet âge charmant
Le cœur s'ouvre à l'amour
Comme une tendre fleur
Au souffle du printemps.

I

Allons, sèche tes pleurs et bannis la tristesse
Qui déchire ton coeur...Viens, viens vite écouter
Cette voix qui murmure avec tant de tendresse:
Il est doux d'espérer.

Tu n'as fait que paraître au seuil de cette vie,
Et tu veux de ton cœur réprimer les élans...
Au seul Dieu de l'amour l'âme est tout asservie,
Quand on n'a que vingt ans.

C'est le moment d'aimer... Regarde, la nature
A versé dans ton sein un charme tout-puissant
Qui doit donner l'éclat et servir de parure
A cet âge charmant.

Il n'est point de bonheur plus grand dans l'existence
Que celui de la femme, à l'aube de ce jour
Où, timide et troublé, brûlant d'impatience,
Le cœur s'ouvre à l'amour.

C'est alors qu'elle sent ce doux besoin de vivre
Et se révèle à nous dans toute sa splendeur,
Répandant un parfum subtil qui nous enivre
Comme une tendre fleur.

Comment peux-tu douter de la bonté divine
Et gémir sur ton sort, toi qui n'as que vingt ans?
Sens donc s'épanouir ta beauté féminine
Au souffle du printemps !

DR. WALTER TUSSON.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1907-1908.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"LE GÉNÉRAL BEAUREGARD."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1908 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

Bus. Rouen, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.